

Mais qu'est-ce qui fait courir Rosmorduc ?

Patronyme **intrigant**, comme l'œuvre qu'il désigne et qui meuble de neuf le champ pictural. La peinture de Rosmorduc captive.

Sa peinture a quelque chose de vraiment intrigant. Les formes qu'elle explore ne ressemblent à rien de connu, ni de près ni de loin, ni d'Eve ni d'Adam. Incongrues, folles, improbables comme le croisement d'une libellule et d'un mastodonte – elles sont pourtant exemptes de burlesque et de gratuité. Valeurs grenadines du rose, opacité tranquille des gris bleutés crépusculaires et des grenats, beauté du travail sur la matière et le support, tout cela leur donne légitimité, pertinence, nécessité. Comme quoi, le charabia plastique peut, dans une tête inspirée, confiner au meilleur, s'abreuvant aux sources d'une énergie bousculante, meublant de neuf le champ pictural.

Il faut voir ces tableaux pour les croire et faire sienne leur originalité. Comment les dire en mots, d'ailleurs, sans les dépouiller de ce qu'ils ont d'insolent et de poétique, de se-rein et de grinçant, d'abstrait et de concret, bref, de totalement autonome. C'est peut-être le secret de cet art que d'élever au rang de figure primordiale ce qui, ailleurs, ne serait que roupie de sansonnet, rhétorique du gribouillis, évanescence « automatique » du tracé.

La précision et la monumentalité, l'humour et la spontanéité en-



Huile sur toile
(2006),
diptyque,
90 x 90 x 2.
Sans titre.

gendrent des formes graciles ou compactes, où le volume joue avec le graphisme. Hérissés d'appendices, courbes ou coniques, trapézoïdaux ou bulbeux, évasés ou ajourés comme des dentelles, ces riens accèdent à la peinture plénière. Ces formes pleines de fantaisie, parfois

pourvues d'antennes ou vraies pelotes de graphies, sont coulées dans une matière captivante, mate et lumineuse, travaillée de pigments frais étirés sur le support ou entortillés en boules de lumière.

Réinventant carrément l'espace, Rosmorduc nous propose parfois

des figures sobrement bleues sur bleu ou quasi phosphorescentes, ressemblant vaguement à ce qui flotte dans les fonds marins, formes toujours venues d'ailleurs. Toute cette peinture est la métaphore d'un art s'emmêlant les pinceaux avec allégresse dans le tohu-bohu des catégories. Procédant par diptyques ou polyptyques, Rosmorduc cultive la solution de continuité, rompt, ou double, ce qu'elle a commencé, opposant ses ébauches à une sorte d'écriture plastique extravagante. D'un tableau à l'autre dans le cas des diptyques, la « chose » se transforme, se détricote tout en restant liée à la forme mère.

La peinture à rebours

Comme un siècle d'abstraction ne nous a pas mis à l'abri des vieux réflexes, on ne peut s'empêcher de se demander – et la question, bien sûr, est foireuse – où Rosmorduc trouve son inspiration, ce qu'elle veut suggérer, d'où elle vient et où elle va. Comment fait-elle pour donner de l'ampleur et du poids, voire de la majesté, à ces embrouillaminis ? Pas de réponse, sauf que l'invention plastique a ses raisons que la raison ignore. Tout l'œuvre est l'illustration de cette vieille vérité.

C'est la troisième fois que la Galerie Faider, à Bruxelles, présente les tableaux de cette femme d'une quarantaine d'années, en pleine possession de ses moyens. La manière dont elle renouvelle la peinture abstraite est d'autant plus séduisante qu'elle nous paraît très féminine. C'est vrai, l'art n'a pas de sexe ! Sauf que la petite différence signifie parfois un plus. L'imagination se défait de son esprit de sérieux pour prendre la peinture par l'autre bout de la lorgnette. Les sources diffèrent. Le métier et le talent font le reste.

DANIÈLE GILLEMONT